

Claudine Bertrand, Joël Pourbaix, Dominic Gagné

Jocelyne Felx

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2006). Compte rendu de [Claudine Bertrand, Joël Pourbaix, Dominic Gagné]. *Lettres québécoises*, (121), 40–41.

Claudine Bertrand, *Pierres sauvages*, Paris, L'Harmattan, 2005, 74 p., 10,50 €.



RÉSISTANCE ET LIBÉRATION

Pierres sauvages présente les états d'une écrivaine subissant le poème à travers les éveils, les attentes et les pressentiments.

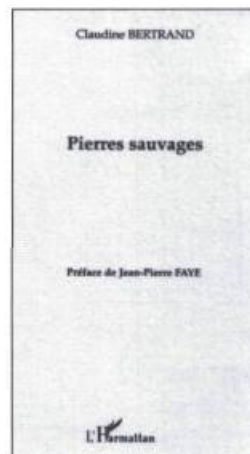
Son titre établit un dilemme entre l'envolée du poème et la réalité, entre la conscience et l'appel instinctif des sens, entre les « passerelles de fiction / et blocs de réalité ». Nous revivons les états d'une écrivaine penchée sur le poème à écrire :

Insaisissable voyageur

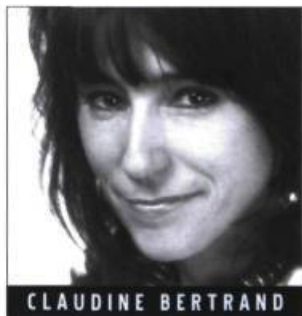
*quel passage empruntes-tu
lequel fuis-tu*

*Tu ne sais qui
de l'oiseau ou de la cage
aimer*

*Belle bête clandestine
en eaux troubles
entre passerelles de fiction
et blocs de réalité (p. 7)*



Le vivant et l'inerte



Une communication charnelle avec toute chose.

Les œuvres excessives et imparfaites de Claudine Bertrand sont plus intéressantes que beaucoup d'œuvres méticuleuses qui brident l'émotion. Ses recueils dont les thèmes obsessionnels ont beaucoup à voir avec l'exaspération du désir réactualisent la poésie amoureuse traditionnelle. Le « Baise m'encor, rebaise-moi et baise », premier vers d'un célèbre sonnet de la poète lyonnaise du XVI^e siècle Louise Labé, y chante en filigrane, hors du tumulte du monde moderne, et pourtant si proche. La vigueur de cette œuvre abondante et surprenante me rappelle les romans d'Anne Hébert qui font aussi appel à une force à la fois brute et fragile. Dans *Pierres sauvages*, la vision de la création place le corps au cœur même de l'âme du monde. Il en émane une forte odeur sensuelle.

BRISEMENTS ET RAFALES

Claudine Bertrand refuse d'avoir une pensée toute faite et une âme habituée. Depuis plus de deux décennies, elle n'a de cesse de fouiller le désir sexuel au féminin. Malgré un début de millénaire « dangereusement sexuel » (les femmes subissent beaucoup de pressions pour être désirables), ses livres parlent toujours des mouvements sismiques de l'amour qu'elle entrelace à des considérations concernant la mystérieuse germination de l'écrit. Dans *Pierres sauvages*, cette dernière dimension prédomine. Il n'y a pas de joies modestes et quotidiennes dans l'œuvre de cette poète. Vivre y paraît hors du commun. Délaissant dans son nouveau recueil l'insolence liée au religieux et qui visait l'expressivité maximale, la fétichisation et la transgression (le corps étant la part du diable), l'écriture est plus sobre. Dans *Pierres sauvages*, en accord avec le pluralisme païen des trois dernières décennies, Bertrand suggère une réflexion sur la création tout en conservant cette fraîcheur de l'illogisme caractéristique de l'écriture de ses meilleurs livres.

DÉRÈGLEMENTS HEUREUX

De prime abord, Bertrand n'est pas poète des régions supérieures. L'envolée de la courte suite versifiée qui termine le recueil intitulé *L'amoureuse intérieure* suivi de *La montagne sacrée* publié aux Éditions du Noroît, en 1997, est une exception. Écrivant la poésie qu'elle vit, il n'est pas toujours facile de s'orienter dans cette œuvre qui ne dédaigne pas l'ornemental et qui cultive le laconisme et les contrastes colorés, comme dans les recueils *Une main contre le délire* (1995) et *Tomber de jour* (1999) ainsi que d'autres publiés entre 2000 et 2004. Pour apprécier à sa juste valeur l'importance et l'originalité de Bertrand, il faut s'adresser aux recueils *Le corps en tête*, touffu, brillant et sensible, et dans lequel le monde animal commence à fournir sa moisson d'images, publié à l'Atelier des Brisants, en 2001, et *La dernière femme*, paru aux Éditions du Noroît, en 1991. Si ces livres en prose demeurent ses plus belles réussites, que penser de *Pierres sauvages*, ce recueil versifié paru en 2005 aux Éditions de l'Harmattan, en France ?

Volontairement retirée parce que le désir de créer lui prend à la gorge, l'écrivaine vibre de tous les appels qui sollicitent ses sens. La sensualité animale qui imprègne ses œuvres est ici enveloppée dans une lumière et dans un rythme qui font apparaître d'autres dimensions du monde. Comme une annonce qui ne serait pas précédée par son ange, quelque chose lui annonce le monde. Autant l'écrivaine s'enfoncé, autant s'élève-t-elle, partagée entre pluie fécondante et sécheresse, nuit et jour, pierre et sang, coq du monde paysan et ville lointaine. Poète du geste initial, de l'ébauche qui se cherche, de la sensibilité qui s'épanche, au cœur de la dualité, au détour d'un vers, Bertrand s'interroge : « Le marbre peut-il capter le dit du poème » (p. 33). Or, son œuvre tente justement de « faire éclater / l'aorte de la pierre » (p. 32) qu'elle « lèche comme la vie » (p. 50).

À la poésie marmoréenne, Bertrand oppose une active solidarité universelle dont le moteur est la vie sexuelle. En la lisant, nous vivons dans cette sphère où le corps réunit ce qu'a séparé l'intelligence. Dans *Pierres sauvages*, tout cela est brassé en une seule harmonie et un heureux dépouillement.

Joël Pourbaix, *Les morts de l'infini*, Montréal, le Noroît, 2005, 112 p., 18,95 \$.

Égaré dans son siècle

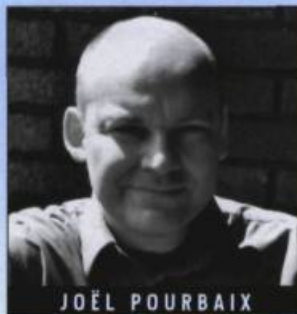
Joël Pourbaix a la faconde d'un vieux sage.

L'œuvre de Joël Pourbaix ne quitte pas ce terrain de sagesse qui puise sa nourriture aux sources les plus anciennes. Des références aux mystiques occultistes ou hermétistes sous-tendent le symbolisme de sa poésie. Dans

ses pérégrinations solitaires, ce poète n'a de cesse de chercher un contrepoids au désarroi moderne.

LE MERVEILLEUX

Dans *Les morts de l'infini*, livre inégal autant qu'éclairant, les limites étroites de la réalité s'opposent au « ne pas comprendre » des mystiques qui est très vaste. Les deux vies, l'active et la contemplative, ont toujours tenté Pourbaix. Il aime évoquer le sentiment du merveilleux dont on a



JOËL POURBAIX

aujourd'hui perdu la clé. L'œuvre de cet utopiste impénitent semble un plaidoyer pour le rêve, le voyage et la nature. Son discours condamne le culte de la réalité qui a spolié le mystère. L'importance de ce sentiment est d'ailleurs renforcée par le titre de son recueil.

FORMULES PROVERBIALES

Nimbées d'une grâce fugitive, dans *Les morts de l'infini*, des dizaines de phrases à armature synthétique, allitérée et rythmée affirmant, conseillent et ordonnent :

*Enlevez l'exil au cœur de l'homme
et vous lui arrachez son ciel.* (p. 24)

*On a tellement rendu la réalité réelle
que la vérité préfère l'égarément.* (p. 38)

*Tu sombres dans l'oubli de ta nudité, des
caresses entières ne te reconnaissent plus.* (p. 64)

Pourbaix émaille son texte de ces belles formules lapidaires. Leur nombre suscite l'agacement, car il s'en exhale un certain prêchi-prêcha. Le livre suscite néanmoins une prise de conscience qui vaut bien quelques désenchantements. Ses thèmes de prédilection sont l'ermite, le pèlerin, le dépouillement et la méditation. Sans danser sur le fil du désespoir, sa poésie a partie liée avec une solide perception de l'insuffisance des hommes et du monde modernes.

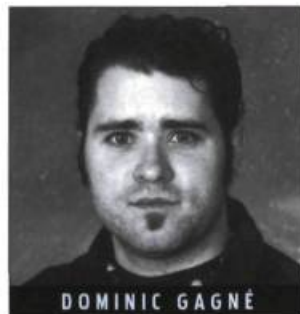
SENSIBILITÉ RAFFINÉE

La quête de Joël Pourbaix serait de pure forme s'il ne savait parler de bonheur et de bien-être, de ces instants rares et inattendus où la voix intérieure se tait et où il se sent à l'unisson avec le monde et la femme (ou le féminin) qui fait éclore le merveilleux au sein du réel.



Dominic Gagné, *L'intimité du désastre*,
Montréal, l'Hexagone, 2005, 72 p., 14,95 \$.

Amour et pugilat



DOMINIC GAGNÉ

aveugles à leur vérité. Ce livre reflète les développements récents de la jeune poésie, à ceci près qu'en ses pages traversées de silences, hachées de cris, rien ne s'oppose à la ruine :

*Convulsions, cris, blessures
et parfait désordre des corps :
leurs sexes parlent,
et parleront demain
le langage de la guerre* (p. 16)

K.-O.

L'érotisation de la violence.

Cinderella Man, dans lequel l'acteur Russel Crow incarne un boxeur durant la Grande Crise, et *Million Dollar Baby* (quatre oscars à Los Angeles et Palme d'or à Cannes en 2005) racontent des histoires de K.-O., de pugilat et d'arènes enfumées où flotte une odeur de sueur et de sang. L'arène dans le troisième recueil de Dominic Gagné, c'est le huis clos d'une chambre où « la parole est interdite » et « seuls les couteaux /arrivent encore à transmettre le bonheur » (p. 45) aux amants.

GUERRE D'AGRESSION

L'intimité du désastre est une autre variation — ne se rapportant à aucune présence, à aucune plénitude — du thème du couple. Ici, un rapport se tisse entre danger et désir, violence et érotisme ; un homme et une femme sont

Signe d'une époque, mode d'une saison ou symptôme d'une crise, l'amour n'est plus lutter l'un avec l'autre, mais l'un contre l'autre. Curieusement, entre « mensonge » ou « machination » (p. 18), Gagné affuble des attributs de la passion amoureuse le désir sexuel nettement moins puissant que la première qui représente l'une des expériences humaines les plus foudroyantes. Sous des masques de belligérants, voilà donc à l'œuvre dans ce recueil l'orgueilleuse affirmation de ce narcissisme contemporain si productif, malgré sa dimension excessive d'aliénation.

RUINE

Dans *L'intimité du désastre*, l'authentique n'est pas caché mais perdu. Ce livre n'est pas, en soi, révélateur de mystères cachés sur le couple. Au mieux, Gagné a trouvé une façon nouvelle de l'éclairer en montrant l'homme et la femme telles des machines gouvernées par un faisceau d'instincts. Le style elliptique, d'une mécanique un peu froide, fait penser à un exercice de voltige littéraire. La plus grande qualité de ce recueil, c'est d'être court. En tâchant d'en dire moins, Gagné atteint sa cible de façon décisive.

